

TRIBUNE DE GAUX



Diane de Watteville-Berckheim

UN « OUI » INTRÉPIDE ET SANS PARTAGE

TRIBUNE DE CAUX 1977 (N^{os} 63 à 74) – INDEX

RÉFLEXIONS

CAPTIFS et pourtant libres, <i>Mihajlo Mihajlov</i>	64/65
La GRAMMAIRE du progrès, <i>P. Campbell</i>	73
LETTRES du désert, <i>Carlo Caretto</i>	63
Le mécanisme de l'OPPRESSION, <i>Bror Jonzon</i>	68
Des STRUCTURES et des hommes, <i>J. Wilhelmsen</i>	71
A la recherche du TEMPS perdu, <i>Daniel Dommel</i>	74
VIVRE avec autrui, cet art difficile, <i>Théophile et Pierre Spoerri</i>	66

SUJETS DU MOIS

Retour d'AFRIQUE australe, interview de quatre jeunes Français	70
Sans les AGRICULTEURS, pas de coopération mondiale, <i>A. Mackenzie</i>	67
DIEU parle aux enfants	71
L'HONNÉTÉTÉ fiscale, ça existe	64
La LORRAINE, la sidérurgie et les hommes, <i>Charles Danguy</i>	66
La PUBLICITÉ, pour le pire et pour le meilleur, <i>H. L. Roche</i>	73
Journal d'une conférence (RHODÉSIE)	63

DANS LA MÊLÉE/PROFILS

CHAUFFEURS de taxi de Rio (Brésil)	65
Laurent GAGNON (Canada)	74
Rajmohan et Usha GANDHI (Inde)	70
Josef GASSER (Suisse)	73
Betty GRAY (Angleterre)	72
Michael HERWIG (Allemagne)	71
Conrad HUNTE (Antilles) en Afrique du Sud	67
Arthur KANODEREKA (Rhodésie)	63
Philippe LOBSTEIN (France)	68
Rick et Flora MCARTHUR (E.-U.)	66
Saidie PATTERSON (Irlande du Nord)	64
Alec SMITH (Rhodésie)	63
Diane de WATTEVILLE-BERCKHEIM	74

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES

Au-delà des BARRIÈRES raciales (<i>M^{me} Gordon</i>)	65
Sortir des CATACOMBES de l'esprit (le sculpteur russe <i>E. Neizvestny</i>)	67
Ma fille se DROGUE, que faire ?	66
Journaliste et PLANTEUR de thé (<i>V. Yapa</i>)	68
Mon dernier POT DE VIN (<i>H. Dachler</i>)	72

TRIBUNE DU MONDE

CONDITIONS du dialogue Nord-Sud	70
L'ÉDUCATION d'un Européen, <i>W. Stauffacher</i>	66
GRANDE-BRETAGNE, la fin du tunnel ?	73
Que se passe-t-il en INDE ?	65
INDE, raison d'un verdict populaire	67
Le JAPON et l'Europe	66
Comprendre le JAPON	69
Le QUÉBEC sur le fil du rasoir	69
Le plan SOUDANAIS de développement	65
SRI LANKA, le nouveau gouvernement	71

RÉARMEMENT MORAL, CAUX 1977

En direct des CINQ CONTINENTS	68
Aperçu des CONFÉRENCES de Caux 1977	67
A la recherche d'une dimension humaine de l'ÉCONOMIE (<i>E. F. Schumacher, P. Flandin, S. Takase</i>)	72

	N ^o		N ^o
Une EXPOSITION du peintre <i>Joël Mila</i> à Caux			70
LONDRES, en marge des fêtes du jubilé			69
Rencontre en NOUVELLE-ZÉLANDE			65
Le RÉARMEMENT MORAL à FR3			69

UN LIVRE, UNE IDÉE

Le DÉFI féminin (<i>Claire Evans</i>)	65/68
Les DÉFIS du futur	68
L'ESPÉRANCE qui est en nous (<i>Dimitri Doudko</i>)	73
MÉMOIRES (<i>Jean Monnet</i>)	63
Le PEUPLE de Dieu dans la nuit (<i>R. P. Eloï Leclerc</i>)	77

AUTRES ARTICLES

AGRICULTEURS français en Grande-Bretagne	67
La CONDITION patronale, <i>Jean Jaurès</i>	72
Les CONDITIONS d'un changement (Message aux Français de 1977)	69
L'ÉDUCATION morale à l'école	69
L'EUROPE verte des familles	63
LETTRE d'Angleterre	74
L'esprit de LOMÉ	70
Rencontre au LUXEMBOURG	74
RHODÉSIE, pour vaincre les méfiances	69
Initiation au THÉÂTRE	64
THÉÂTRE et foi	68



Toujours près de vous.
Même à l'étranger!

winterthur
assurances

« Winterthur »
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

France et Allemagne : combattre les vieux démons

De ce côté-ci du Rhin, il s'en est trouvé plus d'un, dirigeant politique ou simple citoyen, qu'inquiète une certaine résurgence du sentiment anti-allemand, à tel point que se fait sentir par endroits la crainte d'un retour du nazisme. Quant aux Allemands eux-mêmes, ils n'ont pas tort de s'irriter de l'exploitation qui est faite en France des événements liés à l'affaire Baader.

Qu'aurions-nous dit, dans les années soixante, si nos alliés avaient traité tous les Français de fascistes à cause des attentats commis par l'O.A.S. ?

Interrogé de façon assez abrupte par des journalistes d'Antenne 2, le chancelier Schmidt s'est montré fort courtois. On peut penser, pourtant, qu'il n'a pas accepté de gaieté de cœur que, dès qu'on parle de l'Allemagne, il ne soit pratiquement question que de terrorisme.

Certes, l'on ne saurait vivre éternellement de l'extraordinaire capital de confiance créé par la réconciliation franco-allemande. Que réapparaissent les vieux démons qui ont tant fait souffrir nos deux peuples, voilà qui est compréhensible. Que nous ne sachions pas les combattre en nous, voilà qui serait catastrophique. Un peu d'honnêteté sur notre propre histoire et sur l'instinct de domination et de violence qui sommeille en chacun de nous suffirait déjà à bien éclaircir l'atmosphère.

L'unité entre deux peuples aussi différents et pourtant aussi proches l'un de l'autre que le sont la France et l'Allemagne est comme un jardin à cultiver jour après jour, saison après saison, quelles que soient les intempéries.

Philippe Lasserre



L'OIT sans l'Amérique

On ne saura sans doute jamais les vraies raisons de politique intérieure ou étrangère qui ont amené le président Carter à retirer son pays de l'OIT. Avertissement aux Nations Unies, pressions syndicales ou patronales, marchandages au plus haut niveau ? Quoi qu'il en soit, les Etats-Unis se sont privés d'un forum incomparable pour le devenir du monde. L'OIT reste un remarquable lieu de convergences de forces et d'idées.

Plus de 70 pays étaient intervenus à Washington pour que les Etats-Unis ne se retirent pas. Les Neuf du Marché commun avaient fait bloc avec l'Amérique pour dépolitiser au maximum l'organisation. C'est dire qu'il appartient maintenant à l'Europe de jouer, d'affirmer qu'elle appuie pleinement la libre concertation entre partenaires sociaux et pouvoirs publics ; c'est à elle qu'il revient de faire front aux manœuvres de ceux qui veulent dissocier progrès social et liberté.

Les Etats-Unis s'étaient déjà retirés du BIT après l'échec des tentatives du président Wilson visant à faire participer son pays à la Société des Nations. La France et l'Angleterre portèrent alors le poids financier et la responsabilité politique de la survie de l'organisation. Les pays européens et ceux du tiers monde sauront-ils agir de même aujourd'hui pour sauvegarder les assises du monde du travail ?

Un devoir patronal

D'un entretien amical et confiant avec des militants ouvriers d'une entreprise française en difficulté, on peut tirer la conclusion qui suit à l'intention des patrons et des pouvoirs publics.

Bien sûr, il y a des syndicats politisés ; bien sûr, il y a de forts courants de démagogie ; il y a aussi l'utilisation abusive et l'exploitation des renseignements donnés par la direction des entreprises. Mais ce qui est le plus exploité, ce sont l'incertitude et le flou, entretenus délibérément ou non. Car

là est la source des rumeurs folles et des contre-vérités. Les pouvoirs publics — à qui dans bien des cas appartient la décision — et les employeurs doivent savoir que la revendication la plus fondamentale et la plus légitime des travailleurs est la vérité sur leur sort.

Même si la vérité consiste parfois à leur dire : « Franchement, nous ne savons pas quelle sera la situation dans six ou douze mois, mais nous nous employons à la découvrir et nous vous consulterons à chaque étape. »

L'information et la consultation sont des besoins vitaux pour tout être humain qui n'a que peu ou pas de prise sur la collectivité qui lui fournit son gagne-pain. Cela fait partie des droits de l'homme.

Méridien

à travers champs

Pas de crèche

C'est, quelque part en France, une vaste bâtisse où se rassemblent, pour les grandes occasions, des frères et sœurs, leurs enfants et petits-enfants. Ceux qui ne sont pas partis faire du ski s'y retrouvent pour le déjeuner de Noël auprès d'un bon feu. Et il est bien entendu, sans qu'on ait jamais eu besoin de le dire, que chacun est libre d'amener qui bon lui semble.

A côté de la cheminée, un grand sapin chargé de bougies et de mandarines couvre sous ses branches basses l'amoncellement de petits paquets multicolores qui s'échangeront tout à l'heure.

Mais il n'y a pas de crèche. C'est dommage ! C'est si joli une crèche sous son toit de paille, peuplée d'une foule de petits personnages costumés

et environnés de moutons... Il n'y a pas de crèche ! Cela n'a d'ailleurs pas tellement d'importance car il faut plus d'imagination pour reconnaître Jésus dans un affreux bébé rose en celluloïd que pour sentir filtrer, çà et là, entre les convives, un reflet de son amour.

Quant aux Rois Mages, chargés de représenter tous les peuples de la Terre rassemblés autour du Messie, pas besoin de les avoir en poupées puisqu'ils sont là grandeur nature...

Des gens de Nouvelle-Calédonie et d'Afrique, une famille portugaise, un médecin polonais, une famille américaine, ont bien voulu, au fil des années, figurer les Rois Mages.

Ph. Schweisguth

Diane de Watteville-Berckheim

1887-1977

UN « OUI » INTRÉPIDE ET SANS PARTAGE

Fille unique de général, Diane de Watteville-Berckheim a hérité de deux grandes qualités militaires, le courage et l'obéissance. Toute sa vie et jusqu'à la fin elle fut prête au combat. « Ne pas me réfugier dans la vieillesse comme un alibi, écrivait-elle à quatre-vingt-six ans. Ne pas croire que c'est le tour des jeunes, leur travail. Ma défaillance et mon abdication sont pour eux un manque de renfort. »

Attachée à sa terre d'Alsace, elle vibrerait cependant aux angoisses, aux souffrances et aux joies du monde entier. Pas une parcelle du globe qui lui fût indifférente.

Elevée dans la plus pure tradition des grandes familles aristocratiques de l'Europe, elle avait appris à recevoir et à s'entretenir sur tous les sujets. Mais la vie allait la conduire vers les milieux les plus divers et les circonstances les plus imprévues. En 1916, alors que son mari Robert était dans les tranchées, elle revêt l'uniforme d'infirmière de la Croix Rouge et plonge dans l'enfer de Verdun. Délicate, jusque-là protégée, elle ne recule pas devant la fatigue et l'horreur. Elle mène son premier combat. Pour s'en remettre, elle escalade le Mont Blanc, ce qui n'est pas du goût de sa famille.

La paix revenue, les de Watteville retrouvent une vie encore facile et privilégiée. C'est en 1933 qu'ils prennent conscience d'un autre appel : celui qui motivera le reste de leur vie, engagés volontaires dans le grand plan de Dieu. Mais les épreuves qui s'abatent sur l'humanité ne les épargnent pas : revers de fortune, mort au front de leur fils François, destruction de leur maison en Alsace. En 1945, à la fin de la tourmente, ils étaient épuisés. Allaient-ils se retirer ou, au contraire, tout donner pour la reconstruction du monde ?

Dans la foi, pressentant ce que Dieu pouvait faire d'un foyer ouvert, ils reprennent leur chère maison de Boulogne dont ils avaient dû se séparer pendant les années difficiles. Mais en 1950 Robert de Watteville mourait. Six mois plus tard, Jean, leur fils aîné, était tué dans un accident, laissant derrière lui Jako, sa femme, et quatre jeunes enfants. L'épreuve fut dure, mais la foi triompha. Diane, aidée de sa fille Christiane et de ses amis, poursuit le combat. La maison, comme le désirait Robert, continue

à « servir ». Dans un décor bien français, sous l'œil intrigué des ancêtres dont les portraits ornent les pièces, naissent des vies nouvelles. Viennent des Japonais d'Hiroshima et des Coréens, des ministres allemands et des mineurs de la Ruhr, toute une humanité blessée, des Africains en quête d'indépendance, des ouvriers avides de justice. C'est un défilé extraordinaire d'hommes qui feront l'histoire : Masmoudi, Bourguiba, Assalé du Cameroun, Houphouët-Boigny, Modibo Keita, le futur Hassan II, Robert Schuman, Gabriel Marcel, le général Ely avec le général allemand Speidel, Maurice Mercier, l'un des pionniers de Force Ouvrière. Qui eût imaginé que des liens aussi amicaux et durables pouvaient s'établir entre ce dernier, ancien négociateur des ouvriers du textile en 1936, ancien militant communiste et cette héritière distinguée d'une des grandes familles d'Alsace ? Mais que le courant passait bien entre ces deux êtres également révoltés par l'injustice, également préoccupés du bonheur des hommes ! Maurice Mercier l'appelait « la baronne révolutionnaire ». Elle alla même jusqu'à lui offrir un jour de distribuer à ses côtés des tracts du Réarmement moral à la sortie des usines Renault.

Hôtesse parfaite dans sa maison de Boulogne, jamais elle ne se croira quelqu'un. Elle saura communiquer en même temps sa



En 1947, Diane de Watteville avec son fils Jean, sa belle-fille Jako et sa fille Christiane.

foi et ses doutes, son enthousiasme et ses peurs, se donner avec éclat ou s'effacer.

Quel privilège pour ceux qui, comme moi, ont vécu des années sous son toit dans cette maison qui fut la sienne et où elle continua à vivre après l'avoir cédée définitivement au Réarmement moral. Elle se préoccupait de chacun, ne tolérait jamais la mauvaise humeur, lisait ce qui se passait dans les cœurs. Comment oublier cette question posée au jeune activiste que j'étais il y a vingt ans : « Michel, avez-vous une passion pour les âmes ? » Comment l'oublier, au sommet

Prenant la parole à Genève lors d'une manifestation internationale du Réarmement moral, en 1938.



d'une échelle en train de replâtrer un mur, parce que j'avais été trop paresseux pour le faire ? Elle a enseigné à toute une génération à faire les choses à la perfection. Il y a quatre ans, elle notait encore : « Faire tout à fond avec le soin du détail. Pas par tradition, mais pour créer en chacun le soin que Dieu met à créer une fleur ou un arbre. Ce soin qui manque à une jeunesse pressée et tendue. »

Jamais nous ne l'avons vue reculer devant l'effort, hésiter à recevoir quelqu'un, à présider un dîner, quelque pût être son état de fatigue, surtout ces dernières années. Elle avait un don extraordinaire pour entraîner tout de suite le nouveau venu dans les plus grandes dimensions du plan divin, que ce soit une nouvelle arrivée du Japon, des changements intervenus en Afrique du Sud ou au Moyen-Orient.

L'obéissance, le courage, nous les retrouvons tout au long de sa vie. Le courage serait-il la force de ceux qui obéissent sans discuter, sans se demander s'ils en ont ? On le croirait quand on lit ces mots de Diane de Watteville : « On me fait souvent une fausse réputation de courage, je n'en ai aucun puisque je n'ai jamais eu l'occasion de l'appliquer... Je dis simplement oui au Seigneur pour le moment présent et je n'ai pas besoin de plus de courage qu'un petit enfant dans les bras de son père. »

Ceux d'entre nous qui étions près d'elle les dernières années de sa vie tandis que tant de forces lui avaient été retirées, pouvions encore lire sur son visage ce même courage et cette même obéissance. Que de cœurs ont été transformés par le sourire de son accueil ! Comment oublier son dernier Noël devant

Avec le syndicaliste Maurice Mercier, le jour où, dans la maison de Boulogne, il reçoit les insignes d'officier de la Légion d'honneur.



Notre couverture : Mme de Watteville en conversation avec le journaliste indien Rajmohan Gandhi.

l'arbre illuminé de la bibliothèque, l'intensité de la joie et de l'amour visible dans l'éclat de ses yeux pour deux de ses petits enfants présents ? Témoins des souffrances qui furent les siennes ces deux dernières années, nous relisons avec émotion les pensées qu'elle écrivait vingt ans plus tôt au lendemain d'une douloureuse opération : « Le Seigneur m'avait avertie que j'avais besoin de connaître la souffrance physique. Je pensais que je Le trouverais au fond de l'épreuve. Il n'en a rien été. Je n'ai même pas prié et pensé à Lui. C'est l'animal seul qui réagissait et je n'avais qu'un vague remords d'être si dominée par mon corps et si peu libre d'esprit. Mais sur le mur en face de mon lit, il y avait un crucifix. Je pouvais tout le temps le regarder sans rien penser et l'image du Crucifié me donnait une paix et une patience infinies. Je me suis demandé quelle expérience

j'avais tirée de la douleur. C'est si mystérieux et cela semble si inutile au moment même. Mais maintenant un verset me vient souvent à l'esprit : « Il a appris l'obéissance par les choses qu'Il a souffertes. » C'est peut-être ainsi pour chacun de nous, tout simplement, la grande leçon de la vie, que le processus de la douleur accélère. Et puis, il y a la grande alchimie de Dieu à laquelle nous n'avons pas accès. Saint Paul nous la fait peut-être entrevoir : « J'achève dans ma chair la souffrance du Christ pour son corps qui est l'Eglise. »

Parce qu'elle a toujours été à la recherche de ce que Dieu voulait lui apprendre de nouveau, Diane de Watteville a joué son rôle humble et bien à elle dans le renouvellement du monde, dans la grande marche en avant de l'humanité.

Michel Kæchlin.



Frank Buchman, Robert et Diane de Watteville à San Francisco en août 1939 (ci-dessus). Présidant un dîner dans sa bibliothèque sous le regard des ancêtres de Watteville (ci-contre).



« Cette maison nous a été rendue »

*Nous reproduisons ici quelques extraits du chapitre que Diane de Watteville a consacré dans son livre *Le Fil conducteur*¹ à la maison que son mari et elle avaient acquise en 1928 et qui est aujourd'hui l'« ambassade » du Réarmement moral en France.*

Un dimanche de l'été 1947, à Caux, nous assistions, Robert et moi, à une session plénière de la conférence. (...) A la fin de la réunion, on passa une corbeille dans les rangs pour recueillir les dons. Robert eut une inspiration subite. Il inscrivit sur un bout de papier qu'il déposa dans la corbeille : « Reprendre la maison de Boulogne pour en faire l'ambassade du Réarmement moral en France. »

Quand il me dit ce qu'il avait fait, je le crus hors de son bon sens. (...) Nous étions à Paris, sans domicile fixe, ayant, au cours de ces années, été réfugiés chez des amis ou des parents.

Depuis que nous avons dû quitter Boulogne, nous rêvions d'un tout petit logement à nous, mais c'était encore au-dessus de nos moyens financiers et même physiques, car nous souffrions encore l'un et l'autre des suites de la guerre et de la sous-alimentation.

La maison de Boulogne avait toujours nécessité un nombreux personnel que nous ne pouvions plus nous permettre et il était au-dessus de nos forces de faire tout le travail comme à Caux. De plus, bien que ce fût une objection secondaire, en reprenant la maison nous perdions cette location qui était un revenu assuré.

Je me souvenais des « ambassades du Réarmement moral » dont m'avait parlé Frank Buchman un jour à Washington. Au fond de mon cœur, l'idée de Robert m'aurait attirée ; mais elle paraissait pratiquement irréalisable et le risque à courir me semblait une folie. Robert me répondit : « Le parachute ne s'ouvre que si l'on saute. » Je pensais qu'il avait raison, mais je nous sentais usés et incapables d'entreprendre une pareille aventure.

Frank Buchman, mis au courant de la chose, ne voulait pas nous influencer. Il nous dit simplement : « Si cette pensée vient de Dieu, Il vous enverra l'aide voulue. » Mais personne ne nous encourageait ou n'osait le faire.

Robert tint bon. « Cette maison a une destinée », m'avait-il déjà dit au moment où j'avais suggéré de la vendre. Je respectais ses intuitions et je lui fis confiance.

¹ L'édition du *Fil conducteur* (Alsatia, 1973) est épuisée.

Il écrivit à notre locataire. (...) Nous savions qu'on n'avait pas le droit, après la guerre, de renvoyer un locataire, la France étant en pleine crise de logement. Normalement, il aurait fallu attendre dix ans pour récupérer la maison. Je me dis alors : « Si c'est la volonté de Dieu, tous les obstacles tomberont, et si c'est une folie, Il nous en protégera. »

Six mois après cette lettre, notre locataire nous répondit qu'il avait trouvé un appartement et qu'en juillet il nous remettrait les clés de la maison.

Quand ce moment fut arrivé, le courage me manqua. Je me vois, clés en mains, assise sur les marches du jardin, ayant envie de pleurer. Une amie, Marguerite Huser, qui m'avait accompagnée, me rejoignit et me proposa de faire silence. Peu à peu, une grande paix descendit en moi. Je sentais que Dieu avait fait une sorte de miracle et que nous étions sous Sa protection. Cette maison nous avait été rendue par Lui, pour Son service et pour amener un esprit nouveau en France et dans le monde.

Les pensées qui me vinrent à ce moment constituèrent le début de ce que, avec Robert, nous avons appelé la *Charte de la Maison* et qui se trouve maintenant sur le piano de la bibliothèque.

Cette maison nous a été rendue par Dieu
Pour être utilisée à Son service,
Pour accueillir, servir, réjouir tous ceux
qu'Il nous enverra,
Pour faire avancer Son règne.

Pour amener un esprit nouveau en France et dans le monde.

Nous y apprendrons la vraie liberté dans le service réciproque
Et le sens de la responsabilité dans la liberté.

Nous ne ferons pas de plans par nous-mêmes, mais nous exécuterons ensemble ce que Dieu a ordonné.
Nous apprendrons à gérer les biens qu'Il nous envoie
Avec fidélité, économie et générosité,
Nous y vivrons dans la reconnaissance et dans la joie.

La maison avait beaucoup souffert. La bibliothèque, trop grande pour pouvoir être chauffée en temps de guerre, avait servi à stocker des pommes de terre. Dans le sous-sol qui nous tenait lieu de garde-meubles et auquel nos locataires n'avaient pas accès, une fuite d'eau non décelée avait provoqué une inondation. Tout notre mobilier avait été très abîmé.

Il nous fallut camper tant bien que mal. J'installai au premier étage, dans mon boudoir, une chambre provisoire avec deux sommiers et deux matelas. L'électricité n'ayant pas été rétablie, je mis des bougies dans des bouteilles sur une caisse, avec un petit bouquet de fleurs du jardin. Et nous voilà installés de nouveau, joyeusement comme aux premiers jours, rentrés au port après dix ans de tempête.

Il fallut des mois de travail pour remettre la maison en état. De nombreuses personnes, de toutes origines, apportèrent leur aide.

Cette nouvelle « ambassade » ne payait



La baronne de Watteville avec M^{me} Michel Koechin devant sa maison de Boulogne.

pas de mine, et nous ne savions comment elle allait pouvoir fonctionner. Un ami anglais, John Caulfeild, que nous avons connu aux côtés de Frank Buchman en Amérique en 1939, nous encourageait beaucoup par sa confiance en l'avenir de la maison. Il était maintenant cantonné à Paris comme capitaine des Forces Alliées. Ce fut lui qui stimula l'imagination et la foi des Français pour les intéresser à la maison. (...)

Frank Buchman, lui, avait été très heureux en apprenant que Robert avait décidé de reprendre la maison. Il vint la voir pour la première fois en 1949 et elle lui plut immédiatement. Il en aimait l'ambiance typiquement française.

Naturellement, nous nous étions donné beaucoup de mal pour le recevoir. Tous les jeunes avaient frotté, astiqué. A la cuisine, on avait mis les petits plats dans les grands. Frank remarqua tout de suite la peine qu'on s'était donnée. Puis, assis avec Robert et moi dans le salon, il nous dit avec son humour habituel : « I see the bees, where is the honey ? » (Je vois les abeilles, où est le miel ?) Que de fois, par la suite, quand je m'affairais trop, je devais me rappeler ces paroles ! (...)

Comme dans la *Charte de la Maison*, nous apprenions « la vraie liberté dans le service réciproque et le sens de la responsabilité dans la liberté ».

tous princes ! Et comment ne pas avoir un faible pour un Maître qui nous dit : « Votre récompense est certaine » et l'on en a déjà des avant-goûts assez délicieux pour y croire et en évaluer le prix final, un Maître qui veut notre succès à chacun et tout cela malgré des défaillances perpétuelles, des fautes, des trahisons sans nombre qui vous auraient coûté la vie dans le Parti ! Quel merveilleux message d'espoir quand on y pense, quelle invitation à surmonter nos gaffes incessantes, nos désillusions et à ne pas se laisser écraser par les catastrophes quotidiennes dans notre monde ! L'on n'a jamais vu un plan si flexible, une politique si tolérante et si souple que celle de Dieu. Alors, interdit de désespérer, même avec les gens les plus difficiles : il suffit de suivre notre Magicien qui au moment ultime donnera son coup de baguette !

Lettre d'Angleterre

La lettre dont nous publions ci-dessous les principaux passages a été écrite par une jeune Française qui se trouve depuis peu à Londres où elle est allée rejoindre les équipes du Réarmement moral. Elle y livre à ses correspondants les premières réflexions que lui inspire la vie qu'elle partage avec ses nouveaux amis britanniques.

Londres, octobre 1977

Le mot solidarité prend un sens nouveau pour moi. Notre entreprise, notre engagement, c'est comme une plante : il faut qu'on l'arrose d'amitié et de coude-à-coude pour qu'il prospère et porte des fruits !

La graine d'engagement que vous avez su semer en moi donne ses premières feuilles. Il faut dire que nos amis anglais sont de bons jardiniers, qu'ils savent entretenir mon intérêt et susciter mon énergie par le réalisme de leur engagement. Les premiers thèmes de nos rencontres hebdomadaires étaient : *La dynamique du changement* et *Comment s'attaquer aux gens difficiles*. Quoi de plus concret !

Il ressort clairement qu'un travail d'équipe de qualité s'impose comme l'une des armes les plus efficaces, chacun apportant à l'œuvre une part personnelle, unique, nécessaire et complémentaire ; l'on a besoin de la dynamite de certains, mais l'on a aussi besoin d'autres plus réservés qui, avec leur air-de-ne-pas-y-toucher, néanmoins enregistrent, se laissent imprégner, suivent calmement le mouvement, se perfectionnent discrètement et vous font, de temps à autre, une sortie verbale des plus émouvantes, à retourner le monde (et c'est ce qu'il nous faut !). A moins qu'ils ne s'illustrent dans quelque ac-

tion admirable, là où l'on n'en attendait pas ! C'est passionnant de voir ce bouquet de personnalités qu'est une équipe et de constater comment cela marche dans la variété des fruits récoltés. Je pense que la variété des éléments dans le bouquet est un précieux cadeau du Tout-Puissant. C'est aussi comme un défi de sa part : vous êtes tous différents, tous vous apportez et vous récoltez quelque chose de différent. Comment pouvez-vous donc prétendre vous comparer, vous mesurer les uns aux autres ? En fait l'on ne peut que se féliciter les uns les autres pour ce qui nous différencie et ne s'en estimer que davantage. Il n'est malheureusement pas donné à toutes les équipes d'avoir des membres qui témoignent leur respect mutuel au point de s'obéir volontiers les uns aux autres, comme saint François d'Assise et ses compagnons.

Hier soir, certains d'entre nous sommes allés au théâtre voir *A State of Revolution*, pièce remarquablement jouée, construite autour d'événements ayant marqué l'histoire du parti léniniste et en retraçant l'évolution. Le travail d'équipe était à l'honneur avec en jeu des personnalités comme Lénine, Trotski, Staline... trois styles de foudre différents, ne se gênant pas pour éclater à tout moment, passions exacerbées par l'atmosphère qu'on sait dans la Russie de l'époque, passions motivées et entretenues par un idéal commun qui n'avait certes pas la tendresse et la pureté du nôtre, à en juger par la brutalité tolérée entre membres du même parti et les mobiles douteux de certains agissements. Et puis « Le Parti » et « Dieu » n'ont vraiment pas le même visage ! L'on est un reptile ou un dictateur dans l'un ; avec l'autre on est

« Des brasiers ambulants »

Je reste confondue devant l'audace de notre Dieu qui nous confie le message le plus brûlant d'amour qui soit quand les trois quarts du temps nous n'en faisons qu'un plat froid ou mal réchauffé. Evidemment, il n'est pas facile d'être des brasiers ambulants à toute heure du jour ! C'est là le malheur dans notre travail. Pourquoi est-il plus aisé de trouver une constance dans le mal ?

Je ne suis pas pessimiste néanmoins : je suis persuadée qu'il y a une petite poche d'amour même chez les plus bandits d'entre nous et je suis certaine qu'il y a moyen de la crever pour qu'elle se déverse. Je crois à l'instinct généreux, même le plus atrophié, qui se déclenche si l'on sait se présenter tout petit à celui qui se croit le plus grand et je crois à l'aveu de faiblesse qui peut désarmer le plus fort si le désintéressement absolu est à l'entrée et une invitation à un bonheur réel et partagé à la sortie.

Ayant compris qu'il est inutile de vouloir protéger autrui de son ombre généreuse si l'on n'a pas de bonnes racines, le branchage risquant en effet d'être un peu maigre, je m'efforce de me travailler en profondeur, à savoir de soigner ce à quoi j'ai à faire quotidiennement : Moi ! ce pauvre moi, qui, certains jours, rencontre des défis en toute personne et en toute chose. Quel entraînement !

Je mets fin à ce verbiage bien personnel, excusez-m'en ! Je voulais juste vous montrer que j'apprends autre chose ici que l'art de mettre une de ces belles tables anglaises ou de réussir une pâte à tarte, ce qui est déjà louable en soi car tout le monde peut en profiter.

Nathalie O'Neill.

«**T**iens, assieds-toi et sois sage.» D'un ton affectueux protecteur, le directeur du cabinet du ministre installe sa femme avec un paquet de journaux sur un des fauteuils de son bureau, le temps de liquider quelques affaires avant de partir avec elle. Au bout d'une bonne demi-heure il se met en mouvement et sa femme aperçoit le planton qui transporte dans la voiture une énorme pile de parapheurs pleins de lettres à signer. « Mais que vas-tu faire de tout cela ? Nous allons à ce mariage et ensuite l'auto nous ramène au bureau... »

Tous les hauts fonctionnaires français n'en sont pas là. Mais ils sont nombreux à subir une véritable alié-

se développe la société de consommation, l'abondance de biens va de pair avec la pénurie de temps, on l'a plus d'une fois relevé. Nous ressentons cette pénurie comme le résultat de contraintes subies. N'est-elle pas, pour une bonne part, la conséquence de nos propres choix ?

Pour chacun de nous, aujourd'hui comme hier et où que nous soyons, les journées ont vingt-quatre heures. Que faisons-nous de ces vingt-quatre heures ? Si nous manquons de temps pour une chose, c'est que nous la faisons passer après une autre jugée plus importante ou plus impérative.

Les écrans de Paris présentent cet automne le personnage de *J. A. Martin, photographe*. « Tu ne me

A la recherche du temps perdu

par Daniel Dommel

nation dans un métier qui pourtant leur offre souvent un ensemble exceptionnel de satisfactions professionnelles : intérêt du travail, richesse des contacts, liberté de jugement. Leurs responsabilités administratives envahissent tout. Beaucoup d'entre eux n'ont plus de temps pour leur famille, pour leur culture personnelle, pour des activités désintéressées, pour des mandats civiques — à moins que la mairie ou le conseil général ne puisse servir de tremplin à une éventuelle carrière politique... — et, tout simplement, pour être disponibles pour qui peut avoir besoin d'eux.

Ils n'ont même plus le temps, parfois, de bien accomplir la tâche à laquelle ils sacrifient tout : parant sans cesse au plus pressé, ils ont beaucoup de peine à étudier posément et de manière approfondie les problèmes majeurs. L'urgent chasse l'important, comme la mauvaise monnaie chasse la bonne. La seule façon d'éviter que les grandes questions de fond ne soient indéfiniment reportées jusqu'à ce qu'une crise menace, c'est de les enserrer dans un échéancier qui les rende urgentes pour ceux qui ont la charge de les traiter.

Un ministre qui venait de prendre ses fonctions avait réuni tout l'état-major de son département pour une première prise de contact. L'un des fonctionnaires présents avait pour mission de diriger une étude générale de modernisation et de réforme administrative. « Vous, lui dit le ministre, c'est le long terme. Je vous verrai plus tard. » Il ne le revit jamais, aussi longtemps qu'il fut ministre.

Le tourbillon n'est pas le privilège du secteur public. Nombre d'hommes d'affaires ou de cadres supérieurs d'entreprise sont tout aussi submergés. S'agit-il donc d'un trait lié à notre civilisation occidentale contemporaine ? En partie, sans doute. A mesure que

parles que de ta photographie, lui dit sa femme. — Et toi tu ne me parles que des enfants. — Nous nous sommes mis à deux pour les avoir, les enfants, réplique-t-elle. Si tu t'en occupais un peu plus souvent, j'en parlerais peut-être un peu moins souvent. » Ces propos ne sont pas échangés dans un appartement parisien autour d'un dîner brûlé qui a attendu jusqu'à neuf heures et demie. Ils le sont dans la campagne québécoise du début de ce siècle, où le rythme de la vie, tout le film le montre, n'a rien de trépidant. Simplement, ses enfants n'entrent pas dans les priorités de J. A. Martin.

Le problème du temps est bien celui des priorités. Le surmenage ne le crée pas, il le rend seulement plus aigu. Plus nous avons de choses à faire, plus il faut choisir. Nous devons non seulement déterminer ce qu'il est bon d'entreprendre, mais encore distinguer, dans une liste trop longue, ce qui est à retenir et à sacrifier. Faire quelque chose d'excellent est absurde si cela nous empêche de faire quelque chose de plus important.

Comment gérer nos journées, nos semaines, nos années

C'est là que le recueillement quotidien, pour nous, gens occupés, est irremplaçable. Et c'est la raison pour laquelle vous vous entendez dire, à Caux : « Pour votre silence du matin, une durée d'une heure convient en général ; sauf pourtant si vous êtes particulièrement occupé : dans ce cas, deux heures peuvent être nécessaires. »

Le silence matinal n'a bien entendu rien d'une po-

tion magique qui rétablirait une fois pour toutes l'équilibre d'une vie jusqu'alors encombrée. Se garder un moment régulier de retraite et d'écoute, c'est au contraire accepter de se reprendre tous les jours, de réviser constamment des choix et des habitudes antérieurs. Et c'est acquérir un regard plus pénétrant sur la façon dont, entre autres choses, nous gérons nos journées, nos semaines et nos années.

Nous découvrons ainsi qu'il vaut amplement la peine de prendre le temps de mettre en question chaque démarche éventuelle pour ne pas perdre celui de la faire inutilement. Car cette mise en question raie en fin de compte beaucoup de démarches de notre agenda : elle éclaire les raisons qui nous font agir et qui ne sont pas toujours les bonnes.

Les fonctionnaires français ont la réputation d'être intègres, compétents et dévoués. Mais ils s'identifient si bien avec leur fonction qu'ils finissent par confondre leurs ambitions de carrière et, selon l'expression consacrée, la défense des intérêts dont ils ont la charge : intérêt de l'Etat, bien sûr, donc de leur ministère, et plus spécialement de leur direction, voire de leur bureau, dont ils mettent un acharnement digne des meilleures causes à préserver ou à étendre les attributions.

Combien de temps est perdu en conflits de compétence entre ces deux services qui font largement double emploi et existent seulement parce qu'aucune des deux administrations dont ils relèvent ne veut dépendre de l'autre en quoi que ce soit ? A combien de réunions est-ce que je me rends sans véritable nécessité, surtout pour y faire acte de présence et rappeler que j'ai voix au chapitre ?

Je me souviens d'un soir où le directeur du cabinet d'un ministre m'avait, faute d'un meilleur moment, donné rendez-vous à son bureau à 20 h. Je n'étais pas là depuis cinq minutes qu'un chef de service entrebâilla la porte : « Il y a encore une chance de voir le patron, ce soir ? » Un dernier visiteur du ministre s'attardait dans le bureau voisin. Le chef de service décida de tenter sa chance et entra pour attendre, interrompant du coup mon entretien avec le directeur du cabinet. Il fut bientôt suivi d'un collègue, puis d'un autre, puis de plusieurs membres du cabinet qui venaient apporter une note, quérir une signature et glaner les potins. Nous étions peut-être une dizaine quand la porte du ministre s'ouvrit. Le « patron » était de bonne humeur. Il serra les mains et se mit à bavarder. La conversation roula sur son chat qui aimait à se promener parmi les papiers traînant sur la table, puis elle dévia sur la ville dont le ministre était l'élu, une petite ville charbonnière où jadis les chevaux de la mine, en rentrant le soir à l'écurie, s'arrêtaient à chaque abreuvoir comme les hommes à chaque bistrot. A neuf heures moins le quart le ministre constata qu'il était temps de rentrer chez soi. On se dispersa sans qu'aucun des présents ait pu évoquer une seule affaire de service. « Et voilà, me dit l'un d'eux en sortant, ce soir, dix fonctionnaires rentreront chez eux après neuf heures et déclareront en arrivant : « J'ai été retenu par le ministre ! »

On cherche à se faire voir, et à se faire bien voir. Cette note que je suis en train de rédiger va-t-elle vraiment changer quelque chose à la solution du problème dont elle traite, ou bien sa diffusion aura-t-elle pour principal mérite de rappeler la part qui me revient dans la mise au point de cette solution ?

Désir d'approbation des autres et crainte de déplaire sont les deux faces d'une même attitude. Cette invitation qui m'est faite par l'ambassadeur un tel et qui va me manger une soirée, est-ce que je l'accepte parce que je pense que c'est bien ou parce que je n'ose pas la refuser ? Et la participation à cette commission qui va me prendre au moins une demi-journée par semaine pendant six à huit mois ? Suis-je bien sûr de n'avoir pas été sensible aux propos flatteurs du ministre ? « Allons, mon cher, vous connaissez admirablement ces questions et il faut quelqu'un d'un peu fûté ! »

Avec ses collaborateurs aussi, des relations libres d'arrière-pensées personnelles allègent bien l'emploi du temps. Pourquoi ne pas déléguer telle responsabilité à mon adjoint, pour qui ce serait un stimulant ? Suis-je donc tellement plus capable que lui ? Ou bien est-ce que je redoute de perdre à son profit une partie de mon influence ?

La façon dont Frank Buchman agissait avec ceux qui l'entouraient reste un sujet à méditer : il ne contrôlait pas leur action mais il s'assurait qu'ils maintenaient leur forme spirituelle, la qualité de leur engagement, moyennant quoi il leur faisait confiance.

Le temps donné au silence est plusieurs fois retrouvé

Mais ce n'est pas tout de décider avec discernement ce que nous entreprenons. Il faut encore le faire au bon moment et ne pas gaspiller le temps dans l'exécution. Là encore, bien souvent, le temps donné au silence est plusieurs fois retrouvé.

Il nous aide à déceler et à combattre certains travers qui rongent et stérilisent nos heures ; celui, notamment, qui consiste à ruminer des sentiments négatifs. Une initiative venue d'ailleurs nous contrarie et aussitôt nous nous indignons, avant même de nous informer sur ses motifs. Une autre fois notre esprit ressasse une déconvenue : envie, jalousie ou rancœur l'empêchent de se concentrer sur le travail à faire. Et voilà tout un après-midi passé sans que rien n'ait avancé, simplement parce qu'un souci obsédant n'a pas été remis à sa juste place, souvent minuscule.

Mais d'autres fois l'après-midi se sera, au contraire, envolé dans l'insouciance. Il nous arrive d'oublier que le temps n'a pas la même valeur à tous les instants. Une grande demi-journée d'affilée est un moment privilégié. C'est du gâchis de la laisser s'effriter en petits riens, en menus travaux, coups de téléphone, cartes de visite, règlements de factures, rangements divers. Ces bricoles ont leur place dans les miettes de temps que l'on a toujours ici et là et qui se perdent si l'on n'y prend garde. A l'inverse, une discipline de

vie assez ferme permet de préserver des moments inviolables par les affaires courantes. Le soir et le matin ne sont pas interchangeables. Ce n'est pas, le plus souvent, pour les mêmes raisons qu'on se lève tôt ou qu'on se couche tard.

Pendant plusieurs années où je me trouvais en poste à l'étranger, nous menions une vie diplomatique qui comportait beaucoup de sorties le soir. Nous nous étions aperçu que nous pouvions nous donner pour règle de nous retirer à onze heures et demie. Si au cours d'une soirée, rien ne s'est passé jusque-là qui justifie de la prolonger, une demi-heure ou une heure de plus n'apporte rien.

On peut de la sorte et l'on doit, bien sûr, s'accorder le temps de sommeil nécessaire pour retrouver ses forces. Mais pas davantage non plus. Une décision sage est de ne jamais céder au sommeil le matin une fois arrêtée, le soir, l'heure de faire sonner son réveil.

S'il faut savoir quitter une soirée et quitter son lit, il faut savoir aussi quitter son bureau. C'est parfois le plus difficile. « Pourtant, me dit un jour un membre de mon équipe, si vous aviez ce soir un dîner officiel très important, vous laisseriez là cette dépêche ». Je dus me rendre à l'évidence. « Eh bien ! n'avez-vous pas ce soir un dîner très important avec M^{me} Dommel et vos enfants ? » Par la suite, quand j'oubliais l'heure, je me faisais gentiment rappeler à l'ordre : « Je croyais que vous aviez un dîner... »

Même s'il y veille, le temps qu'il est donné à un homme occupé de passer avec sa famille est fatalement compté. Mais la qualité des moments passés avec les siens compte encore plus que leur durée. Se retrouver avec eux la tête pleine des affaires du bureau ou vanné au contraire et la tête vide, c'est manquer toute occasion d'échange avec eux. Cela vaut peut-être la peine, quelquefois, pendant le trajet du soir qui nous ramène à la maison, de penser un peu au moment que l'on va passer avec eux tout à l'heure.

Et puis il y a les moments que chacun de nous passe, ou devrait passer, avec les bons auteurs. Un haut fonctionnaire lit énormément... de dossiers, de rapports, de notes, de comptes rendus, d'articles de journaux et de revues spécialisées. De livres ? Cela dépend. Peu dans l'ensemble, faute de temps naturellement. Raison de plus pour bien choisir. Pour ma part, je ne commence pas la lecture d'un livre sans l'avoir décidé dans le silence. Je ne saurais mieux l'expliquer qu'en empruntant les mots de Simone Weil : « Dans les lectures aussi je me suis efforcée de pratiquer l'obéissance. Il n'y a rien de plus favorable au progrès intellectuel, car je ne lis autant que possible que ce dont j'ai faim au moment où j'en ai faim et alors je ne lis pas, je mange. »¹

Daniel Dommel

¹ « Attente de Dieu », p. 76.

A cœur ouvert

Les rencontres entre ambassadeurs des pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique (A.C.P.) associés à la Communauté et responsables européens, inaugurées à Scy-Chazelles¹, se sont poursuivies à Enscheringe, un village du Grand-Duché du Luxembourg, dans ce qu'un des ambassadeurs présents décrivit comme « le climat d'amitié qui a permis à tous les participants de communier avec la même ferveur dans la recherche d'une solution à nos préoccupations désormais communes ».

Un des initiateurs de ces rencontres nous fait parvenir la réflexion ci-dessous.

Rien de tel que d'aller assez loin avec d'autres pour savoir où l'on en est soi-même.

Les deux récentes rencontres « à cœur ouvert » entre ambassadeurs A.C.P., parlementaires et hauts fonctionnaires européens, accompagnés de quelques personnes de bonne volonté, donnent à ceux qui en Europe veulent bien entendre et voir, une chance coûteuse et ultime de se rendre

compte où en est notre civilisation : un rapide fonçant dans le brouillard vers un abîme.

Une chance coûteuse, car elle est offerte par le courage de ceux dont le cœur fut et est encore blessé par la domination dépersonnalisante qu'exerce notre certitude de posséder, à nous seuls, toute la vérité tant spirituelle que matérielle — l'existence des autres en tant que personnes, cultures et civilisation n'étant le plus souvent pour nous qu'une annexe, un sujet d'études ou de reportages spécialisés, voire une nécessité de dialoguer, mais non pas encore un réel besoin — leur courage à laisser voir dans leur cœur douloureux la vérité qui s'y trouve renfermée et à nous permettre ainsi de nous y mesurer.

Une chance ultime, car sûrs comme nous le sommes d'être *la civilisation*, nous n'avons, malgré l'avertissement de Paul Valéry à l'aube de la deuxième guerre mondiale, malgré les illustrations de l'histoire ancienne, malgré l'évidence aveuglante de la fragilité de la paix et des moyens formidables de la guerre, nous n'avons pratiquement pas conscience de ce que notre Occident est un monde qui peut s'effondrer dans un suprême échec — *sans pour autant* que disparaisse l'humanité, car celui que nous appelons le

tiers monde est en fait et malgré ses souffrances beaucoup plus solide que le nôtre.

Le tiers monde est encore enraciné dans la vie et il ne s'est point en tant que collectivité coupé de la source première. Nous-mêmes raréfions de plus en plus la vie au nom de notre confort et limitons de plus en plus notre entendement au nom de notre raison. Il en résulte que le tiers monde a beaucoup à apprendre non pas *du* mais *sur* le premier comme au second monde sur le sens profond de l'aventure humaine, laquelle ne se réduit pas à la multiplication des gadgets ou à la déification de l'Etat.

Ce que les deux rencontres à cœur ouvert — et c'est l'intention généreuse des ambassadeurs A.C.P. de les poursuivre — nous ont révélé — le mot n'est pas trop fort — à nous Européens et, plus largement, Occidentaux, c'est que nous ne sommes plus seuls responsables de l'avenir du monde et que nous avons un besoin immense d'être silencieux et d'écouter les autres. C'est probablement dans cette humilité nouvelle et cette attentive présence que se place notre meilleure chance de salut comme le seul espoir de la paix.

Bernard Zamaron,
délégué du Centre Robert-Schuman
pour l'Europe.

¹ Voir notre n° 70 (août 1977).

Des Cambodgiens mettent leur espoir en Caux

Parmi les groupes qui participeront à la session d'hiver de Caux se trouvent des Cambodgiens résidant en Europe. Deux d'entre eux, M. et M^{me} Rainsy Sam, nous communiquent à cette occasion le texte qui suit.

Depuis deux ans et demi, le Cambodge connaît une tragédie sans nom. C'est un cauchemar ayant la force de la réalité, une douleur ancrée dans la chair. Le choc est tellement violent que l'esprit en est abattu et complètement désorienté. Ceux qui sont encore dans le pays ne pensent, par instinct de conservation, qu'à survivre, se pliant machinalement aux pires traitements. Ceux qui sont parvenus à se réfugier à l'étranger pourront difficilement se remettre de ce qu'ils ont vu et vécu, torturés par le souvenir des êtres chers qu'il ont dû abandonner, souvent dans des conditions dramatiques.

On peut se demander pourquoi le Cambodge en est arrivé à cette situation douloureuse.

A priori on peut être enclin à rejeter la

faute sur des puissances étrangères qui se sont servies des Khmers comme d'autant de pions dans leur lutte d'influences, ou à situer les responsabilités au niveau des dirigeants nationaux qui avaient érigé la corruption en système de gouvernement.

En tout cas, chacun peut toujours chercher et trouver un bouc émissaire, mais en y réfléchissant bien, la véritable cause de la perte de notre pays réside dans le manque de valeurs morales qui caractérisait la société cambodgienne aussi bien du temps du prince Sihanouk que pendant la guerre sous le régime du maréchal Lon Nol.

En effet, nous, les Cambodgiens, n'avons pas cessé de faire passer notre intérêt personnel avant celui de la communauté et de nous laisser aller à la facilité trompeuse du moment.

Certains éléments isolés se sont rendu compte des vices de la société khmère et ont essayé de se tenir à l'écart ; mais le système a fini par les briser ou les intégrer.

Dans cette ambiance de décadence mo-

rale, les Cambodgiens couraient à leur perte et aucune force extérieure n'aurait pu les retenir.

L'inévitable se produisit avec l'avènement d'un nouveau régime qui, sous prétexte de balayer les anciennes structures pourries, procéda à une des plus sanglantes épurations de l'histoire.

Devant cette tragédie qui frappe nos compatriotes, et s'il est vrai que ce sont les qualités et les défauts de ses citoyens qui font la force ou la faiblesse d'une nation, il faut alors essayer de doter chacun des Khmers réfugiés à l'étranger d'une nouvelle force morale grâce à laquelle il pourra contribuer à construire un nouveau Cambodge.

C'est dans ce but que quelques Cambodgiens ont eu l'idée de convier un groupe de leurs compatriotes à se réunir à Caux entre Noël et le jour de l'An pour y trouver ensemble le chemin vers la renaissance nationale. Ils sont intimement persuadés que quand les hommes changent, les situations changent, et c'est ce dynamisme basé sur le changement individuel qu'ils souhaitent pour leur pays.

Saumura et Rainsy Sam.



Après son exposé dans la maison du Réarmement moral, M^{lle} Sharma s'entretient avec M. Gérard de Vassal, maire-adjoint de Boulogne-Billancourt (à gauche).

Photos : Archives pp. 5 ; L. Lasserre, 11, 12 ; Maillefer, 1, 6 ; New World News, 4, 5 ; Rengtelt, 15 ; Strong, 4.

Les leçons d'un combat

Lors de son récent séjour en France, la rédactrice en chef de l'hebdomadaire indien *Himmat*, publié à Bombay, a fait un récit circonstancié de la lutte menée par ses collègues et elle-même durant l'état d'urgence imposé au pays par M^{me} Gandhi. Selon l'ancien directeur de l'*Indian Express*, un des plus grands quotidiens indiens, la façon dont l'équipe responsable de *Himmat* s'est battue pour le respect de la liberté de la presse a été « un des épisodes les plus brillants de l'histoire du journalisme en Inde ».

Comment se comporter lorsqu'on se trouve du jour au lendemain soumis à un régime dictatorial ? C'est là une des questions auxquelles M^{lle} Sharma a très nettement répondu dans son exposé, fait à la maison du Réarmement moral à Boulogne-sur-Seine. Elle a alors précisé les qualités individuelles nécessaires dans une telle situation : la liberté intérieure, qui enlève toute peur ; la confiance, qui permet à une équipe, si elle est unie, de travailler efficacement quelles que soient les circonstances ; et l'écoute intérieure, indispensable quand il y

a d'importantes décisions à prendre, souvent au pied levé.

Dans sa conclusion, M^{lle} Sharma a évoqué les leçons que, selon elle, l'Inde doit apprendre des vingt-deux mois de dictature qu'elle vient de vivre : « Cela nous a montré combien étaient nécessaires l'intégrité des dirigeants et l'esprit militant des simples citoyens, a-t-elle précisé. Car l'apathie des simples citoyens a contribué grandement à ce que la dictature ait pu s'installer avec une telle facilité. Il nous faut un certain nombre de garde-fous, de même qu'un certain nombre de mesures légales, pour assurer le maintien de la démocratie. En outre, il nous faut des citoyens dont les qualités de caractère permettent au système de fonctionner.

« Je me demande parfois pourquoi il a été ainsi donné une deuxième chance à un pays aussi immensément pauvre et complexe que l'Inde : je me dis que, de même que notre pays a su, il y a trente ans, montrer la voie de la liberté par la non-violence, de même il doit aujourd'hui donner la preuve au monde que le pain et la liberté ne s'excluent pas l'un l'autre. »

Autour du monde avec le Réarmement moral

Bourgueil (France)

« A quoi sert ma vie ? » — Sommes-nous prêts à vivre pour l'avenir de notre pays et du monde ? » Attirés par ces deux thèmes, près d'une centaine de jeunes se sont rassemblés le mois dernier pour passer ensemble un week-end à Bourgueil, en Indre-et-Loire. Discussions en groupe, études des critères moraux proposés par le Réarmement moral et de leurs implications, échanges sur le monde actuel et sur le rôle des jeunes, présentation d'une petite pièce de théâtre sur la vie de famille, tels étaient les éléments au menu de ces journées. Etudiants, lycéens migrants d'Afrique du Nord, réfugiés d'Indochine, visiteurs venus de pays voisins, les participants représentaient des familles de pensée bien différentes, mais se sont retrouvés unis dans leurs préoccupations : le changement est nécessaire et au niveau personnel et dans le vaste monde. En se séparant, ils sont convenus, pour la plupart, de former des équipes dans leurs villes respectives ou d'aller apporter leur appui aux rencontres de Caux ou à d'autres actions.

Voici quelques échos de ce qu'ont dit les uns et les autres au cours des réunions :

« Si je donne moins de place à mes problèmes, je peux penser davantage à ceux des autres. » *Une lycéenne, Paris.*

« Le moment de silence, c'est une vitalité que l'on prend pour affronter la journée. » *Un étudiant à la Sorbonne.*

« Je suis heureux de me trouver dans une foule sociale au lieu d'une foule de gens seuls. » *Un migrant d'Algérie.*

« Il faut s'occuper des gens autour de soi tout en regardant les problèmes du monde.

C'est pourquoi je veux aller aider les enfants d'une zone d'urgence. » *Une lycéenne.*

« C'est facile d'être sympa avec les amis, mais l'amour absolu avec les parents, c'est autre chose. » *Une étudiante.*

« La qualité d'amour dans ce que nous faisons compte plus que ce que nous faisons. » *Un jeune agriculteur.*

Hasselt (Belgique)

Un correspondant belge, M. Fernand Matton, nous écrit :

« L'union fait la force. » Telle est la devise de la Belgique. Mais quelle force faut-il pour créer l'union ? Tel est le thème qui a inspiré le rassemblement, les 22 et 23 octobre, d'une cinquantaine de Belges auxquels s'étaient joints des amis de tous les pays limitrophes ainsi que de Norvège, de Suisse, du Rwanda.

Il est de moins en moins fréquent dans la Belgique d'aujourd'hui, marquée par une régionalisation systématique, que des Flamands et des Wallons se rencontrent pour réfléchir ensemble en termes d'union plus qu'en termes de division. La rencontre s'est déroulée dans les locaux d'un grand lycée catholique, au cœur de la ville de Hasselt, chef-lieu du Limbourg belge.

Comme beaucoup le savent, l'écharde que la Belgique porte dans sa chair est la trop fameuse dualité linguistique néerlandais-français. A Hasselt, en Province flamande, plusieurs s'y sont mis, dans un climat de joviale improvisation, pour que chacun soit compris et respecté dans sa langue. Divisions, amertumes, irritations n'en ont pas été escamotées pour autant. Des Wallons ont pu reconnaître devant tous qu'en refusant d'acquiescer ou de parler leur deuxième langue

nationale ils avaient manqué à leur vocation spécifique de rapprochement et de réconciliation entre les communautés romane et germanique de l'Europe et du monde.

Au même moment, se déroulaient dans les environs de Bruxelles des manifestations contestant durement les récentes initiatives gouvernementales — connues sous le nom de pacte d'Egmont — consolidant les droits linguistiques des francophones dans cette région.

Mais il fut aussi question, à Hasselt, de l'unité de la famille, avec des témoignages tirés de la vie de tous les jours. Les participants hollandais ont illustré ce thème à l'aide d'un montage audio-visuel profondément émouvant.

L'assistance a eu la joie d'accueillir M. l'Abbé Fozier, doyen de Hasselt, et l'évêque auxiliaire, Mgr Schruers.

Malgré le vibrant élan d'unité qui a régné tout au long du week-end, il a bien fallu, par deux fois, que les participants se divisent : selon la langue, pour la projection du film africain *Liberté* et selon l'appartenance religieuse pour l'office du dimanche matin.

On prenait ainsi conscience de la route qu'il reste à parcourir. Mais en même temps, ce week-end hasseltois se terminait avec le sentiment que tous étaient joyeusement déterminés à cheminer ensemble.

Caux

« Moralement, spirituellement, idéologiquement, où en est la Suisse aujourd'hui ? » Deux cents Suisses, provenant des diverses régions du pays et représentant toutes les générations, se sont retrouvés sur ce thème à Caux du 28 au 30 octobre pour une rencontre nationale du Réarmement moral.

Plusieurs intervenants ont fait état du vide qu'ils constatent dans de nombreuses existences et que l'on camoufle parfois par des activités futiles ou extrémistes. « Le terrorisme se nourrit du vide de nos cœurs », a dit un participant. C'est l'indifférence qu'il faut incriminer ; le vide ne peut être comblé que par un contact authentique avec les autres, que l'on soit d'accord avec eux ou non.

S'agissant du Jura, qui a été aussi au centre des préoccupations, cette indifférence touche beaucoup de Suisses dans tout le pays. « J'ai espéré que la question serait résolue politiquement et qu'on n'en parlerait plus », avouait quelqu'un. Pour créer un état d'esprit différent, plusieurs participants ont décidé de prendre le temps de s'informer, de se rendre au Jura et d'en rencontrer les habitants. De leur côté, les Jurassiens du Nord et du Sud présents à la rencontre ont promis un accueil chaleureux à tout éventuel visiteur.



Les jeunes participants dans une des salles de l'Abbaye de Bourgueil, où se tenait la rencontre.

Le cheminement d'un Québécois

UNE INTERVIEW DE M. LAURENT GAGNON, DE MONTRÉAL

La visite à Paris de M. René Lévesque, premier ministre du Québec, et la vague de commentaires qu'elle a suscité ont attiré l'attention du public français sur les problèmes délicats et complexes qui vont se poser pour l'avenir de la Belle Province. Mais que savons-nous vraiment du Québec ? Ne vivons-nous pas souvent sur des clichés ou des idées reçues ?

En écoutant Laurent Gagnon nous parler de son enfance, de son cheminement, on découvre aussi beaucoup

Tribune de Caux : Le Québec a subi depuis peu une évolution très rapide. Quel a été le point de départ de ce changement ?

Laurent Gagnon : 1960 a été une date historique, non seulement pour le Québec, mais pour le Canada tout entier. Une transformation radicale a eu lieu. Jusqu'à cette date, les francophones, qui représentent 80 % de la population du Québec, vivaient en grande partie de l'agriculture. Je viens moi-même de la ferme. Je suis le dixième d'une famille de quatorze enfants. Notre famille, pauvre, n'a jamais eu d'automobile, de tracteur ou de machines agricoles motorisées. J'ai toujours travaillé avec les chevaux. Jusqu'à l'âge de seize ans, j'ai très peu appris à l'école. Je manquais souvent pour travailler à la ferme.

— L'école n'était pas obligatoire ?

— Oui, mais pas très intéressante. Il y avait des classes de cinquante élèves, regroupant neuf niveaux différents. C'est-à-dire des jeunes de six à dix-sept ans dans la même classe. L'hiver, on devait porter dans la classe des tuques de laine...

— Des tuques ?

— Oui, des chapeaux de laine tricotés, recouvrant les oreilles, et puis des gants... En tout cas cela était vrai pour notre région, un coin reculé, loin de Montréal, la Gaspésie, une des plus belles régions du pays. C'est là que Jacques Cartier a débarqué en 1534,

de choses sur la vie de ce peuple, qui, d'Europe, nous paraît à la fois si proche et si lointain. A peine la première question posée, ce jeune et robuste Québécois se lance, sans hésitation et d'un seul trait, comme partirait un coureur de cent mètres. Les mots sont vigoureux, le parler net, avec cette pointe d'accent qui charme l'oreille. Laurent et sa femme Lise — ils sont mariés depuis deux ans — travaillent à plein temps pour le Réarmement moral. Ils habitent à Montréal, d'où ils sillonnent souvent le Québec.

venant de Saint-Malo à la découverte du Canada. Il faut se rappeler que le Québec est trois fois et demie plus grand que la France, avec une population de six millions d'habitants.

Bref, pour revenir à l'école, inutile de dire que le milieu ambiant ne nous donnait pas grand entrain ou intérêt à l'étude. Et puis nous nous disions : nous travaillerons plus tard à la ferme ou dans la forêt, alors à quoi bon faire des études ? Et cependant je sentais en moi, sans pouvoir l'expliquer, quelque chose qui m'orientait ailleurs. A l'âge de seize ans, je me suis dit : je veux devenir prêtre.

— Y a-t-il une tradition, comme dans certaines familles françaises, qui consiste à donner un des enfants à la religion ?

— Oui, surtout dans les familles nombreuses où l'on considérait cela souvent comme une grâce spéciale. Mais la prêtrise requiert des études. Et puis, cela coûte cher : le cours classique, le séminaire. En outre, cela voulait dire que je n'assurerais pas la continuation de la ferme, dont mon père était très fier. Il disait souvent qu'il ne voulait pas que des « étranges », c'est-à-dire des étrangers à la famille proche, reprennent l'exploitation. Quant à ma mère, elle voyait l'avenir des enfants d'une manière différente.

Pourquoi voulais-je devenir prêtre ? Il faut revenir au contexte québécois. Le prêtre occupait jusqu'en 1960 une place très privilégiée au Québec. Il était sur un piédestal. Il

était l'homme le plus instruit. Tout le monde passait par lui avant de voir le médecin, l'avocat, et pour se chercher un emploi. Il avait une certaine sagesse, une perspective plus grande que nous. Dans notre village, il était le personnage le plus important.

— Vous habitiez donc un village ?

— Pas exactement. Nous étions en quelque sorte dans la campagne du village. On appelle ça des rangs, chez nous. L'église est toujours au centre, avec son grand clocher. Les maisons autour forment le village, avec le magasin général, la mairie... Et puis il y a des chemins qui partent du centre pour aller vers les campagnes : ce sont les rangs. Ils portent parfois des numéros, mais le nôtre s'appelait le rang du ruisseau à la loutre.

— Y avait-il en vous une vraie vocation religieuse ou une certaine attirance du statut social du prêtre ?

— C'était un peu mélangé. Dieu utilise diverses motivations. Il y a eu chez moi comme un fil conducteur. Mes parents n'ont pas rouspété. Ma mère était très fière de me voir prendre cette route. Mais pour moi cela a été difficile, à cause de mon manque de formation. A trente et un ans, je m'en ressens toujours. Il m'a fallu six années pour suivre un cours de trois ans. Je ne prenais ni vacances, ni fins de semaine. Puis le moment est venu de commencer la théologie à l'Université de Trois-Rivières. J'ai dû passer des tests de quotient intellectuel. On m'a dit : « Tu rêves en couleur. L'université, c'est impossible pour toi. Ton avenir, tu le feras » avec tes mains, pas avec ta tête. Alors, » retourne chez toi, dans la forêt, on te con- » seille d'être fermier. » Au même moment, on m'a fait passer un test pour les yeux. On m'a dit : « Ta vue est diminuée à 40 %. » Fais attention ! » Tout cela m'a beaucoup découragé. J'ai commencé à boire. Je me suis dit : j'abandonne les études et je vais gagner ma vie. J'ai travaillé alors dans le port de Montréal comme débardeur, puis dans la forêt, un peu partout. Après un an, j'ai donné un coup de poing sur la table et je me suis dit : non, je retourne aux études. Je veux continuer. Je sentais au-dedans de moi comme un dynamisme, quelque chose qui me poussait à aller plus loin. Ainsi je suis retourné à l'Université de Trois-Rivières.

Heureusement, j'ai habité dans un quartier très pauvre. Cela est important pour moi, car sans ces gens simples et pauvres, je n'aurais probablement pas réussi ma théologie. Mes voisins me posaient beaucoup de questions lorsqu'ils me voyaient revenir de l'université : « Est-ce qu'il y a encore des péchés aujourd'hui ? Qu'est-ce qui se passe

» dans l'Eglise ? Peux-tu nous aider sur tel ou tel point ? » Je me sentais très ignorant, mais cela me motivait davantage pour acquérir et leur apporter certaines connaissances. On pourrait appeler cela la pastorale. J'ai surtout posé des questions à mes professeurs, car je ne pouvais pas beaucoup lire...

— **A cause de vos yeux ?**

— Oui, à cause aussi de mon manque de formation. Il y avait beaucoup de grands mots, une grande science qui me dépassaient.

Mais en vérité mon idéal de devenir prêtre a été déçu. J'ai vu tant de contre-témoignages dans la vie de certains prêtres et d'éducateurs spirituels. Il est vrai que lorsque j'avais seize ans, je n'avais entrevu que la prêtrise pour utiliser mon énergie, mes élans de générosité et mes possibilités. Tout en faisant mes études, je me suis rendu compte qu'il y avait d'autres voies et que le sacerdoce n'était pas ma vocation. Si j'ai continué la théologie, c'était pour devenir professeur de catéchèse. Jusqu'au jour où le Réarmement moral m'est apparu comme la continuation naturelle de ce cheminement.

— **Quel a été le point de rencontre avec le Réarmement moral ?**

— C'était en 1971. J'étais encore à l'université. Des gens d'Irlande, de Ceylan, de France, de Suisse et des Etats-Unis passaient par Trois-Rivières. J'ai été convié un soir à les rencontrer. Sur 35 jeunes invités, j'ai été le seul à m'y rendre. La tempête de neige qui s'était levée ce soir-là ne m'avait pas fait peur. Découvrant ce qu'était le Réarmement moral, je me suis dit : voilà ce que je cherche depuis longtemps. J'ai pris trois mois avant d'aller plus loin. Ce n'était pas facile pour moi de dire : « Je remets ma vie » à Dieu. Je veux servir pleinement. » L'été suivant, j'ai participé aux conférences de Caux et me suis rendu en France, en Irlande, en Angleterre. C'est alors que je me suis décidé à donner tout mon temps au Réarmement moral.

— **Comment entrevoyiez-vous votre mission à ce moment-là ?**

— Lors des premières rencontres auxquelles j'ai participé à Montréal, il y avait surtout des anglophones. Je me trouvais souvent le seul francophone. Tout se passait en anglais. En outre, je ne m'étais jamais intéressé aux problèmes du pays. Je connaissais en fait très peu de choses sur le Québec ou le Canada. Mais j'avais le sentiment qu'il fallait faire davantage pour les francophones. C'est alors que j'ai décidé d'apprendre l'anglais pour faciliter les échanges.



Laurent Gagnon.

Toutefois, avant de *faire*, il faut d'abord *être*. Il faut s'équiper, s'armer. Il faut apprendre à penser, à travailler au niveau international. Comment rencontrer les gens ? Comment les aider à aller plus loin, à canaliser leur énergie, à mobiliser une équipe ? J'avais tout à apprendre. Je n'étais même pas conscient du nationalisme québécois. Jusqu'à 1972, je n'avais jamais lu les journaux. Je parlais de zéro, sauf pour les motivations : je suis un défricheur par nature, un fonceur. Ma formation historique, économique, politique, je ne l'ai pas reçue théoriquement ou dans des cours, mais toujours plongé dans l'actualité, toujours sur la ligne de front.

— **La ligne de front ?**

— Il y a par exemple des conflits sociaux, des grèves, des besoins humains. On se renseigne, on cherche à connaître les gens. Ceux-ci nous invitent à venir les aider. J'ai aussi beaucoup appris en voyageant. Ce sont surtout deux points précis qui me tenaient à cœur : l'avenir du Québec — on peut appeler cela nationalisme, mais moi, j'ai foi en cette province — et l'Irlande du Nord. Car après le Québec, je me sens aussi chez moi dans ce pays. Dans ces deux situations, j'ai toujours cherché à comprendre la lutte idéologique internationale. C'est pourquoi je peux dire que ma formation n'a jamais été théorique.

— **Qu'est-ce qui vous a conduit en Irlande ?**

— Plusieurs délégations d'Irlande du Nord, formées de catholiques et de protestants, sont venues chez nous. La première

fois, je me suis dit : « Pourquoi viennent-ils nous parler de leurs problèmes ? Peut-être devraient-ils commencer par les résoudre ? » Mais je me suis aperçu qu'ils s'intéressaient tellement à l'avenir de l'humanité qu'ils étaient prêts à sortir de chez eux pour apporter leur témoignage dans d'autres situations. Cela a été pour moi un défi de sortir de chez moi et de mes préoccupations personnelles.

— **Parlez-nous du Québec et de ce que vous voyez pour son avenir.**

— En 1960, le Québec a commencé à se réveiller. Nous avons eu un premier ministre francophone, Jean Lesage, qui a affirmé : « Nous devons être maîtres chez nous. » Cela ne voulait pas dire devenir indépendants, mais être responsables de notre avenir. René Lévesque, l'actuel premier ministre, qui était alors ministre de l'Energie, a nationalisé l'électricité. A la même époque a été créé le ministère de l'Education du Québec. Il faut se rappeler que jusqu'en 1960, les écoles et les hôpitaux étaient dirigés par des religieux et que les syndicats avaient leur aumônier. L'accent était mis sur la formation des professeurs, des religieux, des avocats, des notaires, des hommes politiques. Très peu de francophones avaient une formation technique. Les anglophones, eux, étaient plus pratiques, et forts en matière financière. On a beaucoup reproché à l'Eglise de ne pas nous avoir préparés sur ce plan-là. Depuis les années 60, nous nous sommes lancés dans la formation de techniciens et d'économistes. Maintenant, nous les avons. Même trop. Les débouchés sont assez malaisés. Nous avons beaucoup chez nous de chômeurs instruits.

En 1967 ont lieu l'Exposition internationale de Montréal et la construction du métro. En même temps, l'exode de la ferme continue. A tel point que maintenant Montréal compte près de la moitié de la population du Québec. Sociologiquement, la situation est très difficile. Il y a beaucoup de déracinés. Quand on cherche du travail, le patron demande généralement : « Parlez-vous anglais ? » Sinon, vous restez au bas de l'échelle. D'où une forte réaction. Des groupes se forment pour obtenir l'indépendance du Québec. La violence s'installe avec, comme point culminant, l'enlèvement en 1970 du ministre du Travail et son assassinat peu après. Des bombes un peu partout. M. Trudeau envoie l'armée canadienne au Québec, ce qu'on a appelé « les mesures de guerre ». Cela a choqué beaucoup les Québécois, mais c'était, semble-t-il, nécessaire pour enrayer un développement possible de la violence.

A ce moment René Lévesque, fondateur du parti québécois, a dit : « Nous allons

» faire l'indépendance, mais par la voie démocratique. » Il a su rallier les énergies, même parmi ceux qui voulaient l'indépendance par la force. Nous lui devons un grand merci pour cela.

Depuis, nous avons eu les Jeux olympiques à Montréal, et maintenant s'ébauche le plus grand projet hydroélectrique au monde, à la baie James. Tout cela en seize ou dix-sept ans.

— Il s'agit donc d'un réveil considérable.

— Oui. Mais il y a aussi le côté négatif, c'est-à-dire la réaction importante, presque massive, du peuple face à l'Eglise.

Depuis le concile du Vatican, beaucoup de changements sont survenus dans l'Eglise. Le clergé du Québec est assez âgé. Beaucoup de religieux et religieuses ont abandonné leur vocation. Un vide énorme s'est créé chez nous. La pratique religieuse, qui était de 98 % avant 1960, est tombée à 35 %. La famille s'est brisée. Nous avions autrefois le taux de natalité le plus élevé du Canada ; il est aujourd'hui le plus bas. C'est donc un changement radical qui a déboussolé beaucoup de gens. Les adultes se sentent déracinés. Les gens d'âge moyen ne savent pas très bien que faire avec leurs enfants et quoi leur dire : ce qui était péché autrefois n'est plus péché, paraît-il. Il faut, dit-on, comprendre les choses sous l'angle psychologique. Il y a donc désarroi de ce côté-là. Quant aux jeunes, ils n'ont plus de modèles. Ils ne rencontrent plus beaucoup d'adultes qui soient bien dans leur peau et qui sachent où ils vont. Il est difficile d'être jeune aujourd'hui au Québec.

Le Canada ne peut plus continuer comme par le passé. Nous avons dix provinces. Il faut repenser ce que veut dire « être ensemble ». Nous avons tous vécu en parallèle. Un auteur très connu au Canada a écrit un livre intitulé « Les deux solitudes », parlant des anglophones et des francophones. On ne se connaît pas, on ne peut donc pas s'apprécier.

Quand on parle des anglophones, il ne faut d'ailleurs pas penser seulement aux Anglais. Il y a les Allemands, les Polonais, les Ukrainiens, les Italiens, les Chinois, tous ces peuples qui forment aujourd'hui le Canada qu'on appelle anglophone. Ils n'ont pas de culture commune, ils n'ont presque rien qui les unit si ce n'est qu'ils vivent tous au Canada.

— Peut-on dire en quelque sorte que les francophones représentent le noyau culturel le plus important et le plus compact du Canada ?

— Oui, puisqu'il y a au Québec cinq millions de francophones avec une même lan-

gue, une même culture, une même religion et des coutumes communes.

Au Canada, nous n'avons jamais dû nous défendre comme la plupart des pays. Seule la construction du chemin de fer transcanadien, il y a plus de cent ans, nous a unis et nous a permis de rester indépendants des Etats-Unis. Jusqu'à un certain point puisque 75 % des investissements au Canada viennent de notre grand voisin.

— Et le Réarmement moral dans tout cela ?

— S'il est juste de continuer ensemble comme confédération canadienne, il faudra beaucoup de changements. D'abord sur le plan technique, une décentralisation, un partage des pouvoirs. Mais il faudra surtout un changement du cœur, des mentalités, qui ne se fera que si nous apprenons à nous connaître les uns les autres. Il ne faut surtout pas oublier les premiers habitants du Canada. Nous sentons que, dans la sagesse du Grand Esprit, les Indiens du Canada seront peut-être ceux qui bâtiront le pont entre les francophones et les anglophones. C'est l'heure du Réarmement moral.

— Dernière question : le Québec et la France ?

— Il faut retourner très loin dans le passé. Les Québécois se sont sentis laissés pour compte par la France au début de la colonisation. Vous vous rappelez les « quelques arpents de neige » ? Les francophones se souviennent de cela. Et les Anglais sont venus. Aurions-nous été en meilleurs termes avec les Français ? Il faut laisser cela à notre imagination.

Notre culture assez unique — et je ne dis pas cela par fierté — est sous plusieurs aspects très différente de la France. Trop souvent on voit arriver des Français avec un esprit de supériorité intellectuelle et d'arrogance qui nous choque.

Notons aussi que le marxisme est venu au Québec surtout par la France, à cause de la langue. J'ai des expériences très concrètes et précises à ce sujet-là. Je connais des professeurs de France qui enseignent chez nous et qui ne se contentent pas d'être athées et marxistes, mais qui forment des groupes de lutte.

N'oublions pas non plus le général de Gaulle, qui a mis son nez dans nos affaires d'une façon très provocante. Tout cela mis ensemble suscite une réaction naturelle.

Mais je connais aussi beaucoup de Français qui sont venus chez nous, qui ont su s'adapter et qui ont été reçus facilement. On ne peut donc pas les mettre tous dans la même boîte. Cela dépend de la mentalité avec laquelle ils viennent.

Cela, c'est le passé. Et l'avenir ? Le gouvernement fédéral est très nerveux par rapport au rôle que la France pourrait jouer au Québec pour y pousser l'indépendance. M. Lévesque revient d'un séjour « triomphal » à Paris. Quatre ministres français sont déjà venus au Québec depuis les élections, ce qui prouve l'intérêt que le gouvernement français porte à la question.

Il faudra que des Français qui ont encore cette foi, non seulement en Dieu, mais en l'avenir, viennent chez nous pour faire part de leurs expériences. Je crois que les Québécois seraient prêts à les écouter, car nous sommes à un carrefour, à un moment très historique. Un moment pénible aussi, car nous risquons de briser des liens qui existent depuis longtemps. Nous cherchons des modèles, des exemples un peu partout. Nous regardons vers la Belgique et les rapports entre ses communautés, vers la Suisse et le système qu'elle s'est choisi.

Ce qui se passe au Québec n'est pas unique. C'est un phénomène mondial. La remise en question est salutaire. Le défi qui nous est lancé est de chercher comment vivre ensemble de façon pertinente. Qui seront les pionniers d'un « nouveau Québec » ?

Propos recueillis
par Jean-Jacques Odier.



Pas de fête sans
RIMUSS

RIMUSS-Party, piquant :
RIMUSS-Asti, doux — le jus de raisin
mousseux sans alcool, chez USEGO,
COOP, INNOVATION, PLACETTE, etc.

**Pour l'Extrême-Orient,
vous pouvez désormais, grâce à Swissair,
choisir la façon de voyager qui vous plaît:
soit que vous aimiez prendre votre temps,
soit que vous préféreriez gagner du temps.**

**Pour tous ceux qui, volant vers l'Extrême-Orient,
s'intéressent d'abord au parcours.**

	Genève dp	Karachi ar	Bombay ar	Colombo ar	Bangkok ar	Singapour ar	Hong-kong ar	Manille ar	Pékin ar	Tokyo ar
Lundi SR 314 / DC-10	18.45	→	07.15*	→	10.20*	→	16.55*	-	-	-
Mardi SR 300 / DC-10	10.40	→	02.45*	→	09.05*	→	14.50*	-	-	-
Mercredi SR 308 / DC-10	10.40	→	02.45*	→	09.05*	→	14.45*	-	-	-
Vendredi SR 302 / DC-10	14.10	→	02.40*	→	09.05*	→	14.50*	-	-	-
Samedi SR 318 / DC-10	18.45	→	07.15*	→	10.20*	→	16.55*	-	-	-
Dimanche SR 304 / DC-10	10.40	→	02.45*	→	09.05*	→	14.50*	→	20.25*	-
Dimanche SR 316 / DC-8	18.45	→	09.00*	→				→	19.00*	-

* le lendemain

Si vous êtes de ceux qui ont du plaisir au vol en soi, vous serez véritablement comblé en gagnant l'Extrême-Orient avec Swissair. Pour Tokyo, en effet, vous serez en route près de 24 heures. Et même si vous n'allez pas plus loin que Bombay, Bangkok, Hong-kong, Karachi, Colombo, Singapour ou Pékin, il s'écoulera entre votre départ de Genève et votre arrivée un nombre d'heures suffisant: vous ne serez pas privé le moins du monde du vol longue durée que vous espérez. Bien que Swissair s'ingénie à faire

paraître court le temps qui passe: vous verrez un film, vous écouterez de la musique, on vous servira d'excellents repas.

Enfin, les passagers à destination de l'Extrême-Orient qui apprécient le vol pour tous les agréments qu'il leur offre, pourront maintenant satisfaire leurs goûts même s'ils se rendent à Manille, car Swissair desservira cette destination dès le 2 novembre avec de confortables DC-10.

**Pour tous ceux qui, volant vers l'Extrême-Orient,
s'intéressent surtout à l'Extrême-Orient.**

	Genève dp	Karachi ar	Bombay ar	Colombo ar	Bangkok ar	Singapour ar	Hong-kong ar	Manille ar	Pékin ar	Tokyo ar
Mercredi SR 306 / DC-10	17.10	→	04.15*	→			15.55*	→		21.30*
Samedi SR 312 / DC-10	10.40	→	23.15	→			10.55*	→		16.30*

* le lendemain

Si vous êtes de ceux qui ne peuvent attendre le moment de poser le pied en Extrême-Orient, Swissair vous propose, dès le 1^{er} novembre et chaque semaine, les deux liaisons directes les plus rapides au départ de la Suisse: deux vols express à destination de Tokyo avec deux escales seulement: Karachi et Hong-kong.

Ces deux vols rapprochent l'Extrême-Orient de presque 4 heures. Pour Tokyo, c'est donc aussi rapide

que vous pouvez le souhaiter, sans que vous deviez renoncer pour autant à goûter pleinement le charme du voyage.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir de plus amples renseignements. Notamment sur les neuf liaisons hebdomadaires ou sur les multiples possibilités de parcourir, d'une escale à l'autre, tout l'Extrême-Orient avec Swissair.

